

DAVID
BRY

LA

PRINCESSE

AU

VISAGE

DE

NUIT

HSN

Du même auteur chez

HSN LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM

Que passe l'hiver

DAVID
BRY

LA
PRINCESSE
AU
VISAGE
DE
NUIT

HSN

LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM



FANTASTIC

Collection dirigée par
Dimitri Pawlowski

HSN LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM

122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil
contact@editions-hsn.com | www.editions-hsn.com

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2020.

© Illustration de couverture : François-Xavier Pavion

© Illustration portrait auteur : Émile Denis

ISBN : 978-2-918541-72-1

À Guillaume et Stéphanie Q.

REMERCIEMENTS

Merci à Raoul Borges qui, depuis si longtemps, relit mes manuscrits, corrige, commente, réfléchit et m'accompagne. Son aide et sa présence sont plus que précieuses.

Merci à mes éditeurs Dimitri Pawlowski et Clémentine Waldman pour leur exigence et leur regard, à Charlotte Bousquet pour son soutien et son amitié, à Audrey B. pour ses remarques pleines de sens qui ne m'ont pas quitté.

Merci à Andrée S., Christelle M., Dominique J.P., Laurent S.K., Mireille S.K., Vincent Mondiot, Julien d'Hem et Régis de C. pour leur relecture et ce qu'ils m'en ont dit.

Merci enfin à Vincent qui, depuis si longtemps, marche doucement, lumière à la main.



PROLOGUE

C'était un orage d'été.
Des éclairs zébraient le ciel, illuminaient la forêt avant de la replonger dans l'obscurité ; le tonnerre résonnait dans la vallée comme hurlé d'un énorme monstre noir caché derrière les nuages.

La pluie battait le pare-brise de la voiture, assourdissant l'habitacle jauni de cigarette. L'homme aux cheveux gris et sa passagère n'en semblaient pas gênés. Ils ne parlaient pas, n'écoutaient pas la nuit gronder. Ils se contentaient de fixer la route d'un air absent.

D'un geste alourdi par l'alcool, la femme s'empara de la bouteille de vin à ses pieds. Elle porta le goulot à ses lèvres et but une, deux longues gorgées.

Un éclair frappa un arbre en contrebas et le tonnerre hurla encore.

C'est alors qu'ils le virent.

L'enfant se trouvait au milieu de la route, les cheveux balayés par le vent, les yeux aussi noirs que cette nuit d'orage.

— Bordel, que...

— Non ! cria la femme.

Elle lâcha la bouteille et se jeta sur le volant : la voiture fit une violente embardée.

— Put...

L'homme n'eut pas le temps de terminer. Le véhicule quitta la route, s'engagea sur l'herbe et la pente de la forêt. Malgré les vapeurs d'alcool, le conducteur appuya sur le frein.

La pédale ne répondit pas.

Emportée par la vitesse, la voiture percuta un arbre dans un bruit terrible de métal froissé. L'homme et la femme furent violemment projetés en avant. Du sang gicla sur le pare-brise. Une étincelle jaillit du moteur : le feu se propagea aussitôt au reste du véhicule.

Un éclair plus fort que les autres illumina le ciel, la forêt et l'enfant. Immobile, ce dernier observait les flammes dévorer la voiture, les yeux brillants de colère, le visage mouillé de pluie et de larmes.

Le tonnerre gronda. Une nouvelle zébrure déchira les nuages et éclaira la route au milieu des bois.

L'enfant n'était plus là.

Des milliers de lucioles voletaient au-dessus de la chaussée.



10 JOURS
AVANT LE SOLSTICE D'ÉTÉ



CHAPITRE 1

Où que porte son regard, la forêt couvre la vallée lumineuse sous le soleil du matin. Des trouées révèlent quelques hameaux perdus, une route sinueuse rejoint le plateau. La rivière coule en bas. Des champs bordent le village. Les oiseaux pépient un peu partout, l'odeur forte de la paille de blé embaume l'atmosphère.

Ça, il ne l'a pas oublié.

— Vous avez entendu parler de la femme en noir qui loue chez la petite Travier ?

Debout près de la tombe ouverte, le père Legrand fait signe que non. Il a tant changé qu'Hugo ne l'aurait pas reconnu sans sa soutane : les cheveux du prêtre sont devenus blancs, il a maigri, beaucoup, semble éreinté.

— Personne ne sait d'où qu'elle vient, maugrée la vieille assistante paroissiale. Elle est arrivée comme ça, sans crier gare, en se cachant derrière sa voilette ! Elle parle quasiment pas, qu'on dit. On jurerait qu'elle revient de chez les morts...

La bigote plisse les yeux d'un air inspiré.

— C'est peut-être elle, le fantôme de la forêt dont cause madame Lisenne !

— Bernadette..., soupire l'ecclésiastique.

Hugo lance un sourire compatissant au curé. La discussion, incongrue près des cercueils, aurait pu le contrarier s'il avait été attristé par la mort de ses parents.

— Si c'est pas ça, je me demande ce qu'elle est venue faire ici, alors, insiste la retraitée.

À l'écart, les employés des pompes funèbres – quatre hommes aux vêtements et expressions de circonstance – font mine de ne rien entendre. Plus loin, entre deux caveaux, une silhouette sombre et solitaire nourrit des chats. Lisenne la sorcière, celle qui l'effrayait tant lorsqu'il était enfant, s'est voûtée ; ses cheveux gris sales se sont clairsemés, mais elle n'a guère changé. Et erre toujours entre les tombes.

Est-ce qu'elle lançait vraiment des sorts ?

— Ça va ? murmure Anne, qui l'observe du coin de l'œil.

Fatigué par sa nuit trop courte, il ne répond pas. Son regard quitte le petit cimetière si bien entretenu, longe la voie communale, les champs de blé et de colza pour s'arrêter sur le village en contrebas. Une cinquantaine de meulières et quelques fermes entourent l'église, la place du café, la boulangerie, la poste, l'école. Comme avant. Ses yeux remontent la route de la vallée qui, les dernières maisons dépassées, traverse les prés, enjambe la rivière et s'enfonce dans la forêt.

La forêt.

Hugo se frotte machinalement les bras et revient au cimetière, évitant soigneusement les deux petites tombes de la travée d'à côté.

— Ça va, ment-il à la gendarme en civil. T'en fais pas.

Son portable vibre dans sa poche. Il s'écarte. L'écran affiche le visage malicieux de Chloé au-dessus d'un court message.

T'es où ? l'interroge son amie.

Vingt ans en arrière, tape-t-il rapidement.

??!

Je reviens à Paris ce soir.

En dehors d'Anne qui ne le lâche pas du regard, personne ne semble s'intéresser à lui.

Son téléphone vibre de nouveau.

Soirée spéciale mojitos au Léopard. On n'y va pas sans toi. Tu connais mon addiction pour ce truc. Si tu te ramènes pas, je te défonce.

J'adore tes addictions, répond Hugo. *Tu peux compter sur moi. Serai là vers 22 h.*

Connard.

Moi aussi je t'aime.

Connard de la part de nous trois. On s'est inquiétés parce que t'es pas venu hier et que tu nous répondais pas.

Moi aussi je vous...

Les cloches de l'église résonnent. À côté des tombes fraîchement creusées, le prêtre consulte sa montre désuète.

... aime, termine rapidement le jeune homme.

— Il est l'heure, mon fils, déclare le curé. Il me semble que personne d'autre ne se présentera. Pouvons-nous commencer ?

Avant qu'Hugo ait le temps d'acquiescer, une femme en tailleur noir apparaît à la grille du cimetière.

Elle hésite un instant puis pénètre à l'intérieur de l'enceinte.

— C'est ma mère, annonce Anne, surprise, à l'oreille d'Hugo. Je ne pensais pas qu'elle viendrait...

L'élégante silhouette traverse les allées en gravier, passe entre les stèles et rejoint le petit groupe. D'un geste poli de la tête, elle salue la vieille femme aux chats, sourit à l'assemblée, embrasse sa fille sur une joue puis se tourne lentement vers Hugo.

Le bleu de ses yeux n'a pas changé, ni ce regard distant qui fascinait tant le jeune homme, enfant. Des rides profondes marquent son visage amaigri.

Personne ne parle.

Juste avant que la gêne s'installe, elle s'approche et prend Hugo dans ses bras.

— Je ne sais pas quoi dire, mon garçon, lui murmure-t-elle à l'oreille.

Tétanisé, Hugo se laisse enlacer. Il sent ses longues mains sur son dos, sa respiration sur sa joue, son parfum de rose et de vanille... ainsi que quelque chose d'autre, derrière, une odeur vague, diffuse, qu'il connaît bien, sans pour autant réussir à mettre la main dessus...

— C'est gentil d'être venue, madame Pirier, répond-il. Vous n'étiez pas obligée.

L'alcool, bien sûr ! Voilà ce qu'elle sent ! L'alcool, masqué par son parfum, mais il connaît trop bien cette odeur pour ne pas la discerner.

— Je... Je devais venir, dit-elle, mal à l'aise. En souvenir de Sophie. Tu comprends ?

Sa fille lui prend le bras. Hugo sourit à Anne, essaie de deviner dans ses grands yeux verts, dans la crispation de sa mâchoire, la vie qu'elle a pu avoir depuis la disparition de sa sœur ; tente de retrouver dans son visage trop sérieux, dans ses traits doux, la petite fille aux couettes brunes qu'elle a été et dont il ne se souvient qu'à peine.

— Si vous voulez bien vous rapprocher, propose le prêtre, nous allons maintenant procéder à l'inhumation.

Bernadette sort une bible de son sac à main. Hugo rejoint la tombe, imité par la gendarme et sa mère. Les employés des pompes funèbres s'emparent des cordes, descendent les cercueils au fond de la fosse dans un silence uniquement troublé par le croassement des corbeaux à la lisière de la forêt.

— Souhaites-tu dire quelque chose, Hugo ? demande le père Legrand une fois que les fossoyeurs ont terminé.

Le jeune homme frictionne ses bras qui le démangent et se penche au-dessus du trou.

— Puissiez-vous brûler en enfer, murmure-t-il.

L'assistante paroissiale écarquille les yeux, ouvre la bouche sans qu'un mot n'en sorte.

Impassible, le père Legrand se tourne vers Anne et sa mère.

— Mesdames ? demande-t-il.

Elles n'esquissent pas un mouvement.

Bernadette s'avance alors, prête à lire un verset de sa bible. D'un geste, le curé l'arrête et, face aux cercueils, fait un simple signe de croix.

— Que Dieu vous pardonne, s'il le peut.

Ignorant le visage atterré de la retraitée, Hugo s'agenouille, remplit sa main de terre qu'il laisse couler dans la tombe.

Munis de leurs pelles, les hommes en noir le rejoignent et entament leur travail dans un silence assourdissant.

La sonnerie d'un téléphone trouble le bruit sépulcral de la terre qui ensevelit les cercueils.

— Excusez-moi, grommelle Anne, gênée.

Elle s'éloigne à l'ombre d'une crypte, discute quelques instants, revient. Elle semble contrariée.

— Il y a un problème ? lui demande Hugo.

Elle hésite.

— C'est au sujet de tes parents, lui chuchote-t-elle finalement à l'oreille. Je viens d'avoir le labo. Ils ne savent toujours pas pourquoi ton père a quitté la route. Mais ils ont trouvé quelque chose.

— Quoi donc ?

— Les freins de la voiture. Ils ont été sabotés.

Le tonnerre craque et fait s'envoler une nuée de corbeaux. Un vent froid se lève, balaie le cimetière, la forêt et la vallée tout entière.

— De l'orage était prévu ? s'étonne le curé.

Bernadette frissonne. Elisabeth Pirier resserre son châle sur ses épaules. Les employés des pompes funèbres fouillent le ciel d'été à la recherche de nuages invisibles.

— C'est la princesse au visage de nuit, annonce la vieille Lisenne. Elle s'est réveillée.

Surpris, Hugo fait volte-face. Il ne l'avait pas entendue approcher.

Son cœur s'emballa.

La mégère le fixe, le regard mauvais comme dans ses rares souvenirs, son nez plus long encore.

— Arrêtez avec vos histoires, madame Lisenne ! s'agace le prêtre. Surtout aujourd'hui. Il n'y a pas de fichue princesse ni de fantôme dans cette forêt !

La vieille sourit à Hugo, révèle sa bouche noire et ses dents gâtées.

— Dis-lui, toi.

— Non, objecte le jeune homme, livide. Je ne sais rien. Je ne me souviens pas de ce soir-là. Je suis venu enterrer mes parents et je repars tout à l'heure, c'est tout.

— Leur mort n'est pas un hasard, insiste Lisenne. La Saint-Jean approche. L'orage gronde presque chaque soir. Les nuits sont noires.

Ses yeux se plissent et brillent un instant – d'impatience ? De haine ?

— La princesse au visage de nuit est de retour. Comme toi, bien sûr.



CHAPITRE 2

— Tu... Tu étais revenu... depuis ? l'interroge la gendarme, concentrée sur la route. Ses mains sont crispées sur le volant, le brun de ses cheveux accentue la pâleur de son visage.

Elle n'essaie même pas d'avoir l'air détendue.

— Non, répond Hugo, guère plus à l'aise.

Il repousse l'image des deux tombes d'enfant, revient au village de meulière qui défile derrière la vitre ; les jardinets, les parterres de fleurs multicolores, les jouets abandonnés dans les cours, les trottoirs inégaux. Une fillette court en direction de l'école. Un vieil homme sort de l'antique boulangerie une baguette sous le bras. Sur le petit pont qui enjambe le ru, deux femmes rient.

Ses mains sont moites, il les essuie sur son jean.

Saint-Cyr n'a pas beaucoup changé. La place de l'église passe devant ses yeux, là où il jouait au foot, parfois. Un peu plus loin, l'arrêt de bus où il attendait ses copains.

— Tu rentres chez toi ce soir ?

Il acquiesce.

À droite, la maison de Frédéric. Il avait une console, des jeux Mario. En contrebas, le vieux lavoir, caché sous le grand saule.

Ils s'y retrouvaient souvent, Pierre, Sophie et lui.

— Je n'avais jamais imaginé revenir.

Il soupire.

— T'y crois, toi, que quelqu'un a tué mes parents ?

— C'est ce que semble dire le labo.

— Ils... ils ont fait des choses ?

Anne l'observe du coin de l'œil se gratter les bras.

— Ils étaient assez solitaires, répond-elle. Ils montaient rarement au village. J'ai jamais entendu parler de problèmes, en dehors des soucis avec Aujoy.

— Le vicomte ?

— Il venait souvent à la gendarmerie se plaindre, acquiesce-t-elle. Des histoires de braconnage comme il y en a pas mal ici.

Hugo se souvient du gibier que son père ramenait de temps à autre, revoit le fusil accroché dans le garage qu'il utilisait aussi, parfois, lorsqu'il avait bu.

Il réprime un frisson.

— Le vicomte les aurait tués pour ça ? hasarde-t-il.

Anne hausse les épaules.

— De vieux ragots circulent sur la violence d'Aujoy, un peu comme sur son paternel, d'ailleurs. Mais j'ai du mal à l'imaginer saboter la voiture de tes parents.

Hugo fouille sa mémoire, essaie de retrouver à quoi ressemblait le propriétaire du château fort dans la forêt. Sans succès. Il ne se souvient que de Cholet, l'imposant gardien du domaine.

— Lisenne..., commence la gendarme, hésitante.

Hugo se raidit sur son siège.

— Qu'est-ce qu'elle a voulu dire tout à l'heure ?

— Je ne sais pas, répond-il très vite. Je ne me souviens pas de cette nuit-là. Toute cette époque est floue. Je me rappelle un peu l'école, la maison de mes parents, le village. Le reste...

Il secoue la tête.

— ... Rien. C'est comme s'il y avait un trou dans ma mémoire.

Hugo jurerait lire de la déception sur le visage de la gendarme.

— C'est quoi cette histoire de fantôme ? demande-t-il. Je connaissais pas.

— Plusieurs personnes – et pour une fois, pas les plus dingues – auraient vu une ombre qui traînerait dans la vallée la nuit. Évidemment, Lisenne prétend que c'est un fantôme et, évidemment, la moitié du village gobe ce qu'elle raconte. Nous, on continue de chercher, en faisant quelques rondes.

— Vous y croyez ? s'étonne Hugo.

— Au fantôme, non, bien sûr ! Mais on est attentifs. On a pas mal de soucis dans le coin depuis quelques mois : des coups de feu, des pneus crevés, plusieurs actes de vandalisme.

— Ici, à Saint-Cyr ?

— Oui.

Au bord de la route, une grand-mère en tablier promène son chien. Un adolescent désœuvré fume une cigarette sur un banc ; trois anciens jouent à la pétanque sur le terrain communal, abrités du soleil par une rangée de tilleuls.

— Tout change, finalement. À ce rythme, dans deux ans ma mie deale du shit et tes p'tits vieux revendent des portables choués, s'amuse Hugo, l'œil de nouveau pétillant.

Les lèvres d'Anne s'étirent en un sourire fugace.

La voiture passe devant la poste, la mairie, une vieille maison abandonnée – c'était celle de son copain Michaël –, un lotissement aux jardins minuscules ; puis les premiers champs apparaissent, bordés au loin par la lisière verte de la forêt.

Les yeux d'Hugo s'éteignent.

Anne accélère. Ils ne parlent plus. La Fiat s'approche du rideau d'arbres, et le jeune homme remarque un grillage le long de la route.

— Ils ont fermé le bois depuis ton... départ, explique la gendarme. Pour que plus personne n'y entre.

Hugo observe la forêt envahie d'ombres dans laquelle s'engage la voiture, le sol feuillu percé de rochers et de souches, troué de combes et de ravines et qui descend, bien plus bas, jusqu'à la rivière.

— Mes parents sont morts par ici ?

— Un peu plus loin. Près de l'arrêt de bus.

Elle hésite, puis propose :

— Tu veux qu'on y aille ?

Il secoue la tête.

— C'est dingue... Dingue, tout ça...

Il se tourne vers la conductrice et, avec un détachement un peu forcé, demande :

— Bon, t'es flic, alors ?

— Gendarme, le corrige-t-elle, mi-amusée, mi-réprobatrice.

Et toi ?

— Éducateur. Je bosse avec des gamins – des ados – un peu paumés.

— Où ça ?

— À Paris. J'y suis depuis presque dix ans. T'habites où, toi ?

— Toujours à Saint-Cyr. On a pris une petite maison près de chez maman, avec Matthieu.

— Ton mari ?

— Mon ami.

— Tu as des enfants ?

Elle secoue la tête.

— Et toi ?

— Je t'avoue qu'entre mon boulot et les souvenirs que j'ai d'ici, je suis plus attiré par les soirées dans les bars et la castration chimique que par les mioches.

Il éclate de rire, suivi quelques secondes plus tard par la gendarme.

La voiture poursuit sa route. Arrivée à un croisement, Anne bifurque et descend au fond de la vallée où les ombres des charmes, des chênes et des noisetiers cèdent la place à une mosaïque de bosquets et de prés à l'herbe drue.

Les premières maisons apparaissent : la ferme du vieux Hugues – est-il toujours vivant, encore installé à sa fenêtre ? –, quelques pavillons autour d'une croix au fer rouillé. La jeune femme les dépasse, s'approche de l'antique pont en pierre et arrête son véhicule près d'un portail à la peinture écaillée. Une chaumière grise au toit de joncs séchés s'élève derrière, au cœur d'un jardin de ronces bordé d'arbres feuillus.

Anne coupe le moteur.

— Je t'accompagne ? propose-t-elle.

— Ça va aller.

Anne regarde un moment son passager, comme si elle espérait qu'il change d'avis.

— Je t'assure, insiste Hugo.

Elle fouille dans sa poche, en sort les clefs de la chaumière ainsi qu'une carte de visite.

— Il y a mon numéro dessus, dit-elle. Appelle-moi si tu as besoin. N'importe quand.

— Merci.

La vieille Fiat redémarre. Par la fenêtre ouverte, la gendarme lui fait un signe de la main, s'éloigne lentement, très lentement sur la route, puis abandonne et disparaît, avalée par les bois.

Hugo laisse échapper un soupir.

Qu'est-ce que je fous là, putain...

La veille seulement, dans une autre vie, il sirotait une bière avec ses collègues et la nouvelle assistante sociale du foyer. La soirée terminée, il rentrait chez lui quand le téléphone a sonné. Il s'est jeté à l'intérieur, a décroché en souriant – pourquoi Ingrid n'appelait-elle pas sur son portable ?

Il s'est figé lorsqu'il a entendu le nom d'Anne au bout du fil.

Pâle comme la mort, il l'a écoutée annoncer l'accident de ses parents et l'enterrement du lendemain, assailli par les souvenirs jusque-là relégués au fond de sa mémoire.

Saint-Cyr.

Sophie. Pierre.

La conversation terminée, il s'est posé devant la petite fenêtre de son deux-pièces.

Lisenne la sorcière. Le père Legrand. Le vieux Doumet et ses feux d'artifice. Le vicomte d'Aujoy. Cholet. Trière.

La nuit est tombée sur Paris sans qu'il bouge.

Ses parents.

Il a ignoré les messages de Chloé, Sébastien, William, ne les a pas retrouvés au *Lézard* pour leur rendez-vous habituel.

Tout ce qu'il avait oublié.

Il s'est allongé habillé ; n'a pas cédé au sommeil, les yeux au plafond.

La princesse au visage de nuit.

Il a pris le premier train du lendemain, s'y est écroulé pour se réveiller au terminus, hagard, l'épaule secouée par le contrôleur.

Anne l'attendait adossée à sa vieille Fiat rouge. Ils se sont dévisagés, reconnus puis serré la main, gênés, avant qu'elle l'accompagne au cimetière du village où ils avaient vécu, grandi et tant souffert.

Face à la chaumière délabrée, Hugo songe un instant à rap-
peler la gendarme et lui demander de le conduire à la gare ; à re-
monter la route et attendre le bus qui le ramènera à Paris.

Et merde, merde...

Il prend une longue inspiration.

La tête dans les épaules, il emprunte le petit sentier envahi
de mauvaises herbes jusqu'à la maison. Il saisit le trousseau, trouve
sans hésitation la bonne clef, l'introduit dans la serrure.

Il s'immobilise, attiré par une tache en bas de la porte. Deux
branches croisées y ont été maladroitement tracées avec de la
boue.

Du regard, Hugo fouille le jardin, la route.

Personne. Il n'y a personne.

*Les enfants de Saint-Cyr marquent encore la malédiction de
la princesse ?*

Il grimace, déconcerté, et ouvre la porte.

L'odeur, avant tout, le frappe. Une odeur de poussière, d'hu-
midité, de vin et de bière mélangés qui le prend à la gorge.

Il plisse le nez de dégoût.

Le papier peint à fleurs marron décore toujours l'entrée
ombreuse. La porte de la cuisine, à droite, est ouverte, laisse voir
des mouches voler au-dessus d'un plateau de fromages moisissés et
d'une bouteille de vin vidée.

Génial...

Hugo accroche sa veste en jean à l'opposé d'un vieil imper-
méable et d'un gilet miteux, s'avance à pas lents dans la maison,
comme s'il craignait de se retrouver face à ses habitants.

Le salon à l'hideuse peinture ocre n'a pas changé. Le même
canapé usé fait face à la cheminée, des cannettes de bière à ses
pieds. La même toile cirée délavée habille la table à manger.

Sans bruit, Hugo ouvre les portes de la salle de bains, du
débarras – vides ; monte à l'étage, passe devant la bibliothèque où
s'entassent des monceaux de lettres, de prospectus, jette un œil à
la chambre de ses parents et à la sienne, très vite.

Les posters de Pikachu et de Zidane sont toujours au-dessus
de son lit. Adossé à l'oreiller mité, son ours noir a pris la poussière.
Son cartable bleu est posé près de la table qui lui servait de bureau,
comme s'il était parti la veille.

Il referme doucement la porte.

Pâle, il rejoint au rez-de-chaussée la petite galerie qui donne sur le jardin, de l'autre côté de la maison, tombe dans le premier fauteuil qu'il trouve.

Puis, la tête cachée entre les bras, il éclate en sanglots.



Il a froid. Il ouvre les yeux, prêt à crier.

Il se souvient.

La galerie. Son retour. L'appel d'Anne. L'accident.

La lumière est tombée.

Hugo regarde son téléphone, pris d'une angoisse soudaine. Dix-neuf heures. Il respire : le car qui le ramènera chez lui passe dans vingt minutes.

Pourquoi fait-il si sombre ?

Il se lève, rejoint le muret qui sépare la galerie du jardin. D'énormes nuages de pluie ont plongé la vallée dans l'obscurité. Le tonnerre roule au loin.

La Saint-Jean approche, a dit Lisenne au cimetière. *L'orage gronde presque chaque soir. Les nuits sont noires.*

Il sursaute : un craquement dans les fourrés !

Près des arbres !

— Y a quelqu'un ? appelle Hugo.

Pas de réponse.

Il prend un bâton. Attend, l'oreille tendue.

Aucun bruit.

— Hé ho ?

Il avance jusqu'au bosquet, l'explore de son bout de bois.

Il est vide.

Quatre ou cinq taches lumineuses cependant y brillent et volettent – des lucioles ?

Au sol se trouve une petite voiture bleue d'enfant.

CHAPITRE 3



PRINTEMPS 1999

Sophie court à perdre haleine. Ses cheveux décoiffés volent dans le vent ; son front, ses joues sont rouges, son souffle rauque. Ses yeux écarquillés.

Ses ballerines martèlent la route du cimetière, abandonnent le bitume après le parking et s'enfoncent dans la terre collante des champs.

La fillette jette un regard derrière elle, ne voit personne – que le brouillard –, ne ralentit pas pour autant.

Le rire résonne encore ; d'immenses griffes s'agitent dans la brume, tentent de l'attraper. Sophie poursuit sa course, macule de boue ses chaussures et s'arrête enfin, haletante, dans l'ombre des premiers arbres.

La lisière ; elle est arrivée à la lisière, protégée par les branches larges des charmes, cachée par les troncs épais des chênes, les feuilles de mille verts différents.

Les larmes aux yeux, elle pose la main sur l'écorce chaude.

Un oiseau chante dans les ramures, fige les doigts monstrueux qui voulaient l'agripper. Un vent doux d'humus et de terre se lève, balaie le brouillard qui recule et se délite.

Après un dernier regard affolé à la tanière qui émerge de la brume, la petite fille s'enfonce dans la forêt.

Hugo est assis au bord du ru qui traverse les bois. Il a retiré ses chaussettes, remonté le bas de son pantalon. Des feuilles de l'automne passé se mêlent à ses cheveux, ont doucement rejoint ses épaules.

De la main, le garçon s'empare d'une coquille de noix et la pose sur l'eau. Emportée par le courant, la minuscule embarcation s'éloigne, esquive les souches moussues, se perd sous le feuillage d'un arbrisseau, disparaît un peu plus loin.

Hugo s'étire pour récupérer une nouvelle coquille lorsque Sophie surgit des fourrés.

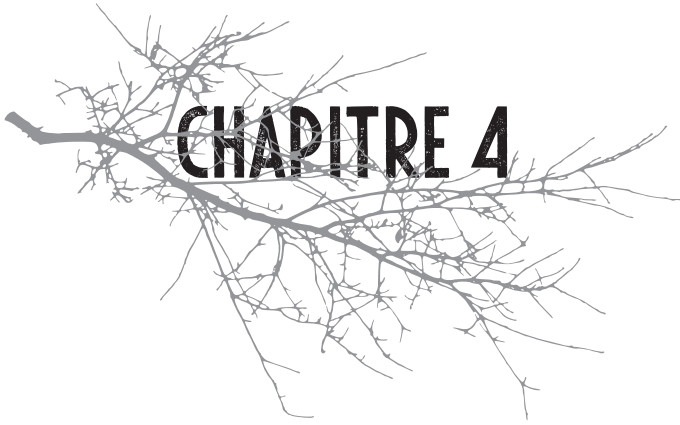
Un sourire s'affiche sur le visage du garçon, avant de se figer.

Ses yeux ont croisé ceux de son amie. Il a vu ses cheveux défaits, la terreur dans son regard.

Sophie s'installe à ses côtés sur le tronc mort.

Tétanisé, il lui tend une coque qu'elle pose doucement à la surface de l'onde.

Puis elle laisse couler ses larmes.



CHAPITRE 4

Les néons roses, jaunes et bleus clignotent au rythme de l'électro minimaliste qui berce chaque recoin du *Lézard*, aussi bondé que d'habitude. Une foule hétéroclite y boit, discute et rit, mélange d'étudiants, de bobos et de quarantennaires en quête d'une jeunesse perdue.

— J'y crois pas ! s'exclame Sébastien, dont le shot avalé sec rejoint l'amas de verres vides.

— Fais voir le SMS ! s'impatiente Chloé.

Elle s'empare du téléphone d'Hugo et le pose sur la table, repoussant le bras chocolat de William. Ce dernier, les cheveux rasés et de petites lunettes cerclées de fer au nez, ne réagit pas, le regard toujours rivé – assez peu discrètement – sur la table voisine.

— Tu veux bien arrêter de me mater comme ça, *please* ? l'interpelle sèchement la blonde peroxydée qui y est installée avec son petit ami.

— C'est pas toi qui m'intéresses, rétorque William, un sourcil méprisant levé. C'est ton mec.

Celui-ci – un éphèbe à la barbe impeccable et au T-shirt savamment déchiré – pâlit, se force à sourire comme s'il n'était pas réellement gêné, et se rapproche ostensiblement de sa compagne.

Salut Hugo, lit Chloé, sans prêter attention aux frasques de William. *C'est Ingrid, du foyer. Ça te dirait qu'on aille boire un verre vendredi soir ?*

Sébastien lâche un sifflement enjoué.

— C'est la nouvelle assistante sociale ?

Hugo acquiesce.

— Et tu vas y aller ?

— Évidemment ! répond-il avec un enthousiasme un peu forcé.

— C'est trop bien ! applaudit Chloé dont les yeux noisette, après trois mojitos, pétillent plus encore que d'habitude. On se croirait dans *Belle et insoumise*. L'héroïne flashe sur un mec à son boulot. À la fin, ils se marient et ont des triplés.

— Me dis pas que t'es toujours dans tes histoires d'amour à deux balles ! s'afflige Sébastien.

La jeune femme se penche vers lui avec un grand sourire.

— Je t'emmerde, Seb. Je t'emmerde tellement qu'avec tout ce que je t'emmerde, tu pourrais fournir en compost la planète tout entière !

Face à l'air moqueur de son ami, elle ajoute :

— Et moi, au moins, je ne fais pas semblant d'en avoir rien à foutre de ma vie sentimentale.

— Je t'emm...

— Allez, c'est ma tournée ! les coupe Hugo.

— T'es un vrai pochetron, ce soir ! s'étonne la jeune femme.

Sans répondre, il fait signe au serveur. De loin, ce dernier hoche la tête et rejoint le bar sans prendre la commande. Maxime connaît ses habitués.

— Il est trop beau ! soupire William, qui a abandonné l'observation de la table voisine.

— Oui, mais trop hétéro aussi, le taquine Sébastien, son visage de gravure de mode éclairé d'un sourire.

— Tu parles à peine, Hugo, se plaint Chloé, remettant une nouvelle fois ses boucles brunes sur les oreilles. Tu nous caches quoi ? Tu l'as déjà revue, c'est ça ?

— Pas du tout ! se défend le jeune homme. J'ai même pas répondu à son message.

Chloé lève un sourcil désespéré.

— J'hallucine ! Les mecs, vous êtes vraiment tous des connards, maugrée-t-elle.

— Même celui du *Château de l'amour* ? se moque Sébastien.

Il éclate de rire et reste imperturbable lorsque Chloé lui jette ses chips au visage.

L'heure tardive n'empêche pas les clients de toujours affluer au *Lézard*. Des groupes se sont formés loin du comptoir en zinc : certains discutent collés aux murs de néons, au pied de l'escalier lumineux qui mène aux toilettes, d'autres sont assis sur les marches étroites qui descendent à la cave. Tel un acrobate, Maxime se fraie un chemin dans la foule, plateau à la main, réussissant l'exploit de maintenir l'équilibre des verres sans bousculer quiconque.

— Et voici pour vous ! annonce-t-il en rejoignant la table d'Hugo. Une pinte de Guinness, un mojito, un shot de vodka et une tequila sunrise !

— Merci Max !

— La prochaine est pour moi, promet le serveur en repartant, hélé de toutes parts.

— Je t'aime mon Maxime ! hurle Chloé alors qu'il disparaît déjà.

Hugo se saisit de sa bière qu'il lève.

— À nous !

Ils trinquent, sourire aux lèvres.

— Bon, tu foutais quoi hier ? demande William, son cocktail à la main. Je pensais que t'étais avec ta nouvelle nana, moi !

— Il n'a *pas encore* de nouvelle nana, dit Sébastien.

— J'enterrais mes parents, grommelle Hugo, le nez dans sa pinte.

Un silence stupéfait accueille sa déclaration.

— Tu as... quoi !? s'exclame Chloé.

— J'ai enterré mes parents, répète son ami.

— Mais je croyais qu'ils étaient déjà morts !

— Tu nous as menti ? ajoute William, étonné.

Hugo repose sa bière, se frotte les bras, mal à l'aise.

— C'était pas vraiment un mensonge. Je les avais pas revus depuis mon placement en famille d'accueil. Ils ont eu un accident de voiture. C'est la sœur...

Il s'interrompt, se perd à nouveau dans la mousse de sa Guinness avant de poursuivre :

— ... la sœur d'une ancienne amie à moi qui m'a prévenu.

— Je suis désolé, murmure Sébastien.

— T'en fais pas, rétorque Hugo. C'étaient des ordures.

— Comment tu vas ? s'inquiète Chloé.

— Mal : ils ont même foiré l'héritage. La baraque est encore plus délabrée que dans mes souvenirs. Et comme tout leur fric passait dans l'alcool, je sais d'avance qu'on ne fêtera pas leur mort dans un cinq étoiles en bord de mer...

— Ils étaient alcoolos ? intervient William. Tu sais d'où ça te vient, alors ! Alcoolos c'est comme pédé, tout est dans les gênes, rien n'est de notre faute !

— Putain ! soupire Chloé, atterrée. Mais qu'est-ce que t'es con, Will !

Elle se tourne vers Hugo.

— Et l'enterrement ?

— L'occasion de raviver quelques souvenirs dont je me serais bien passé.

— C'était ça dans ton message hier, tes vingt ans en arrière ?

Il acquiesce, songe à ses retrouvailles avec Anne et sa mère, le père Legrand, la vieille Lisenne ; revoit la vallée, la forêt, la chaumière, ces endroits qu'il a tenté d'oublier toutes ces années, sans vraiment y parvenir.

Il enfonce la main dans la poche de son pantalon, y trouve la petite voiture bleue.

Comment a-t-elle pu se retrouver dans les taillis ?

— Je dois y retourner demain.

— Pourquoi ? s'étonne Sébastien.

— Anne – mon... amie d'enfance – a demandé à ce que je revienne. Il y a un souci avec l'accident. La voiture aurait été sabotée.

— Merde ! s'exclame William. Quelqu'un a voulu tuer tes parents ?

Hugo hoche la tête.

— Ça en a l'air.

— C'est fou...

— Franchement, j'en ai rien à foutre. C'est juste que ça ne me dit rien, mais alors vraiment rien de retourner encore là-bas. Bon, en attendant, j'ai plutôt envie de boire un coup. Ça vous va ?

Trois exclamations enthousiastes lui répondent et, quelques minutes plus tard, une nouvelle tournée a remplacé la précédente.

Le brouhaha des conversations se noie dans la musique dont le volume s'est élevé et le rythme nettement accéléré. Montés sur l'une des grandes tables du fond, Chloé et William dansent au milieu d'un petit groupe les yeux mi-clos, la sueur collée au front et un énième verre à la main. De toutes parts, des éclats de rire fusent et les discussions se poursuivent dans la chaleur étouffante du bar, uniquement adoucie lorsque la porte s'ouvre pour les fumeurs.

Resté assis – il n'aime pas danser –, Sébastien repose son shot vidé. Hugo suit son mouvement du coin de l'œil et fronce les sourcils.

Est-ce que ce sont des traces de piqûres à l'intérieur du coude de son ami ?

— Pourquoi tu ne nous as jamais rien dit ? lui demande Sébastien.

— Sur quoi ?

— Sur tes parents.

Hugo avale une gorgée de bière. Il aurait préféré discuter d'autre chose. Chloé et William danseront et boiront toute la nuit s'ils le peuvent – d'habitude avec lui d'ailleurs. Mais il est pour une fois resté avec Sébastien.

Il est bien le seul à porter des manches longues en plein été. Même à moitié relevées.

— Peut-être que c'est comme les monstres ou les cauchemars, dit Hugo. On essaie de les tenir à distance en se forçant à ne pas y penser.

— Mais ça ne marche pas, tu le sais.

Il ne répond pas.

— Putain, Hugo, je sais pas ce que t'as vécu avec eux, mais on aurait pu t'aider, ou au moins t'écouter, insiste Sébastien, ses grands yeux bleus un peu cernés plantés dans les siens.

— Oui, murmure-t-il, le poing serré autour de la petite voiture.

Il fronce les sourcils et continue :

— T'as l'air fatigué, non ? Et t'as quoi au...

William et Chloé surgissent et les interrompent, hilares.

— La salope ! s'exclame le premier, les yeux mouillés de larmes.

Tous deux s'affalent sur leur siège.

— Tu m'as trop fait rire ! ricane Chloé. T'aurais vu ta tronche ! Contaminé par leur joie, Sébastien sourit.

— Vous avez fait quoi, encore ? leur demande-t-il.

— Elle m'a forcé à peloter les fesses du mec le plus monstrueux du *Lézard* ! hoquette William.

— Eh ! Mais il cherche juste l'amour, comme toi mon pote ! Ivre, le métis se tourne vers elle – lentement, comme s'il vivait au ralenti – et rétorque :

— Je peux pas tomber amoureux de... Frankenstein !

— Toi t'as pas... t'as pas lu...

Elle pouffe, s'étouffe et termine :

— ... *Les Yeux du désir* !

Chloé et William éclatent une nouvelle fois de rire.

— On sort un peu ? propose Hugo.

— Quoi ? s'étonne la jeune femme. Tu t'amuses pas ? Sébastien jette un regard à son ami.

— Bonne idée ! intervient-il avant qu'Hugo réponde. Attendez-moi dehors. Je prends des bouteilles, et je vous rejoins.

— Putain, on va picoler sur les quais, ça vous dit ? s'enthousiasme Chloé.

— C'est pas là qu'on va trouver l'amour, ma belle..., proteste William.

— Laisse tomber l'amour ce soir, mon pote, rétorque la jeune femme. J crois qu'il s'est planqué quand t'as tourné le dos à Frankenstein.

Ricanant comme deux idiots, ils applaudissent Sébastien qui se fraie un chemin vers le bar.



Les abords de la Seine sont aussi calmes que *le Lézard* était animé. Il n'y a pas un passant sur les quais, pas un bruit en dehors des quelques voitures qui empruntent les avenues en surplomb.

— C'est beau, hein ? murmure Chloé.

Allongée sur les pavés les jambes au-dessus du fleuve, elle contemple la lune et le ciel illuminé d'étoiles, son verre vide à la main.

— J'adore cette ville, poursuit-elle, comme si elle se parlait à elle-même. J'adore ces nuits. J'adore les mojitos. Et j'adore qu'on soit nous quatre.

Elle ferme les yeux.

— J'ai viré Charles-Henri de chez moi ce matin, ajoute-t-elle d'une voix triste.

— Fait chier, maugrée William, accoudé à côté d'elle et tout aussi ivre.

— Il a pas compris que je veux être une princesse, pas sa mère ni une pétasse coincée entre ses potes de merde et son boulot de re-merde.

— Tu finiras par en trouver un de bien, la rassure Sébastien, adossé contre un arbre. T'en fais pas. Et tu pourras t'éloigner de nous.

— T'es lourd, Seb, maugrée Chloé.

Face au silence de son ami, elle poursuit :

— Rien nous empêchera de continuer à être ensemble.

— Et comment tu feras, avec un job où tu devras être à l'heure le matin et des gamins qui te prendront ce qu'il restera de ton temps ? Tu pourras plus arriver défoncée après une soirée au *Lézard*, tu pourras plus glander au lit tout un dimanche pour te remettre, tu pourras plus...

L'esprit engourdi par l'alcool, il cherche ses mots, jette un œil à son verre vide et conclut simplement :

— Merde, quoi.

La jeune femme s'empare de la bouteille de vodka derrière elle. Elle en boit une gorgée avant de servir son ami, et lui répond d'une voix douce :

— La vie s'arrêtera pas, Seb. Et on en fera ce qu'on voudra. Tu te fous de ma gueule avec mes histoires d'amour, mais je suis sûre qu'un jour on rencontrera quelqu'un qui nous rendra heureux. Et qu'on pourra même amener au *Lézard*.

— Ça va, Hugo ? s'inquiète William.

Assis en retrait, sa pinte de bière posée à ses pieds, le jeune homme observe ses amis.

Sébastien, aux yeux aussi grands et bleus que son âme.

William, qui rit, danse et sort pour masquer sa peine.

Chloé aux doux rêves de petite fille, qui dévore la vie de peur d'être dévorée par elle.

Si ce n'est pas eux, qui d'autre ?

Il prend une longue, longue inspiration.

Sous le réverbère, il remonte les manches de sa chemise et révèle la myriade de cicatrices rondes qui constellent ses bras.

— Putain c'est quoi ça..., souffle Sébastien.

— Des brûlures de cigarettes, explique Hugo d'une voix enrouée. Certaines sont parties avec le temps. Mais il reste encore celles-là. Et celles sur mon dos.

Un silence terrifié accueille la déclaration du jeune homme.

— Oh merde..., murmure William, abasourdi.

— C'est tes parents qui t'ont fait ça ? imagine Sébastien.

Hugo acquiesce.

— Mais comment ils ont pu..., commence Chloé, incapable de lâcher les cicatrices du regard.

La gorge serrée, Hugo hausse les épaules.

— C'est pour ça que t'as été placé ? demande William.

— Pendant des années, personne n'a su qu'ils me faisaient ça. C'était leur secret, et le mien.

Hugo vérifie une nouvelle fois la présence de la petite voiture dans sa poche et poursuit :

— Il y a un bois près de là où j'habitais, gamin. Un bois où, d'après les légendes, vit une princesse capable d'exaucer les vœux des enfants. Un jour on est partis à sa recherche avec mes amis. Pour... Pour eux. Pour moi. Pour arrêter tout ça.

— Que s'est-il passé ?

— Je me souviens pas. Quand j'ai ouvert les yeux, c'était la nuit. J'étais allongé par terre, dans un champ. Il y avait des pompiers et les gens du village autour de moi. Tous parlaient de moi, de mes amis qui avaient disparu. Et de mes cicatrices qu'ils découvraient.

Il rabaisse tristement ses manches.

— J'ai jamais revu mes parents après cette nuit-là. On m'a emmené dans une famille d'accueil, je suis passé de maison en maison avec ces marques comme seul souvenir.

Le silence s'abat sur les quais.

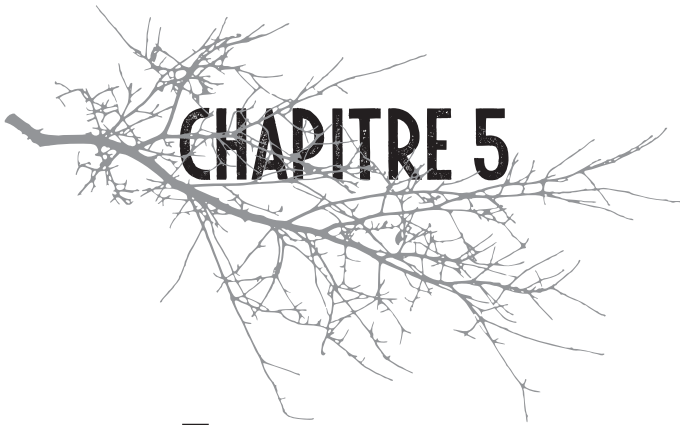
— J'ai laissé beaucoup de choses là-bas, murmure Hugo, la gorge serrée. Et ça me terrifie d'y retourner...

À la lumière de la lune et de la ville endormie, dans les brumes douces de l'alcool, Chloé, William et Sébastien se rapprochent de lui, l'entourent de leurs bras.

— On est là, Hugo, chuchote Chloé, les yeux mouillés de larmes. On est là, nous.



9 JOURS
AVANT LE SOLSTICE D'ÉTÉ



CHAPITRE 5

— Je suis désolée, dit Anne sur le quai de la gare. Le capitaine Faron a eu un contretemps, il te recevra que demain matin.

— Et merde, soupire Hugo, encore fatigué par sa nuit au *Lézard* et sur les bords de Seine. Pourquoi tu ne m’as pas appelé ?

— Il me l’a annoncé il y a vingt minutes...

Le jeune homme consulte rapidement l’écran des horaires. L’après-midi terminé, le prochain train pour Paris ne part pas avant deux heures.

— Qu’est-ce que tu veux faire ? demande Anne.

— J’ai pas envie de me lever à l’aube demain. Tant pis. Je vais rester.

— Tu veux dormir chez ma mère ? Je suis sûre que ça la dérangera pas.

Hugo revoit la grande maison blanche en haut de la côte de Saint-Cyr, les hautes grilles et le jardin où il jouait avec Sophie.

— Non. C’est gentil, mais non. Je vais aller chez mes parents. Ça t’ennuie pas de m’y emmener ?

— Pas de souci. On va juste faire une petite halte sur la route, si tu veux bien.

— Où ça ?

— À *L’Auberge du Moulin*. L’endroit a un peu changé. Ils servent plus de burgers et de pizzas que de cuisine traditionnelle, mais j’aime bien y aller de temps en temps. Et ça t’évitera de te coucher le ventre vide.

— Ton mec ne va pas s'inquiéter ?

— Il est habitué à ce que je rentre tard, répond-elle, d'un ton qui ferme le sujet.

Il n'y a presque personne dans la salle claire, aux murs décorés de publicités des années soixante et au sol de vieilles tommettes. La serveuse – une femme entre deux âges, aux cheveux tirés en arrière – a chaleureusement salué Anne avant de l'installer avec Hugo près d'une fenêtre.

— On passait devant l'auberge à chaque fois qu'on allait en courses, se souvient le jeune homme. Je pensais pas déjeuner un jour ici.

Picorant dans les biscuits apéritifs sur la table, il ajoute :

— Malgré tes soucis de vandalisme, Saint-Cyr n'a pas l'air d'avoir beaucoup changé...

— Un peu, quand même. Les deux fermes du haut – celle de Launoy et celle de Pierrefeu – ont été vendues à des Parisiens qui les ont transformées en gîtes. L'usine du Gonfre a fermé. Un quart des habitants bosse à Paris, le reste a du mal. Y a un peu moins de gamins qu'avant. Mais sinon, oui, c'est toujours un village de campagne, avec les bons et les mauvais côtés.

— Rondeau est encore maire ?

— Il a passé la main il y a quelques années. C'est Hirrier, l'ancien directeur de l'école, qui a pris la suite. Tu te souviens de lui ?

— Vaguement. Un grand chauve ?

Elle acquiesce.

— Du nouveau au sujet de l'accident ? demande Hugo, lui servant un verre de vin.

— Je ne suis pas censée t'en parler, répond la gendarme.

— Désolé... Je maîtrise pas bien les codes : c'est la première fois que mes parents sont assassinés.

Un sourire amusé éclaire le visage de la jeune femme.

— T'en fais pas. Il y a du nouveau, oui. C'est au sujet du père Legrand. Un gamin a trouvé un fusil caché dans l'église.

— Un fusil ? Mais quel rapport avec mes parents ?

— Tu vas comprendre. Le père Legrand n'a pas de permis de port d'armes. Du coup, mon collègue a été chez lui. Et, ces histoires de vandalismes, justement...

Elle soupire et poursuit :

— Figure-toi que Fougère – mon collègue – est tombé sur une liste de noms collée au mur du salon du presbytère. Il y a celui d'Aurore Valond, qui s'est mariée avec le vieux Laurier et a hérité de la ferme à la place des enfants, et dont les fenêtres ont été visées à plusieurs reprises. Il y a celui de Jean Marcin, le fils du boulanger, qu'on a longtemps soupçonné du vol de la voiture de madame Anval, et dont les pneus ont été lacérés. Il y a Saget aussi, qui n'arrête pas de hurler sur ses voisins, et qui a perdu toutes ses poules quand deux renards ont été introduits dans son poulailler. Il y en avait une douzaine comme ça, tous barrés, et tous liés à des actes plus ou moins récents de vandalisme. Et il y en avait d'autres encore, intacts... dont ceux de tes parents.

— Quoi ? s'étouffe Hugo.

— Fougère pense que le père Legrand a pété les plombs et qu'il s'est mis en tête de faire sa propre justice...

— C'est dingue ! Et du coup c'est lui qui aurait provoqué l'accident ?

— Pourquoi pas ? Il aurait pu commencer par des intimidations avant de passer à l'étape d'après...

Hugo secoue la tête. Le curé lui a paru étrange lors de l'enterrement – presque content –, mais de là à l'imaginer saboter la voiture... Et si c'était effectivement lui, pourquoi cibler ses parents et pourquoi maintenant, alors que tout cela remonte à si loin ?

— Il faut que tu gardes ça pour toi, lui demande Anne. Je n'ai pas le droit de t'en parler.

Hugo acquiesce.

— C'est ça le contretemps de ton capitaine ?

— Oui. Il est avec le père Legrand en ce moment même.

— Et Aujoy ?

— On doit l'interroger demain.

— Il faut que je te dise, moi..., commence Hugo. Il y a un truc bizarre. C'est... C'est idiot, mais... La marque de la princesse était dessinée sur la porte d'entrée de la chaumière.

La gendarme hausse un sourcil surpris.

— J'ai imaginé qu'un gamin aurait pu... je sais pas, leur en vouloir de quelque chose, ajoute le jeune homme.

De ses doigts, il effleure la petite voiture dans la poche de son pantalon, comme pour s'assurer qu'il ne l'a pas rêvée.

— Je croyais que ces jeux avaient disparu, dit Anne, intriguée. J'irai voir la directrice de l'école demain. Je ne pense pas qu'il y ait de lien avec l'accident, mais on ne sait jamais.

Elle trempe ses lèvres dans son vin, le silence s'installe. Les tables autour sont toujours vides. En terrasse, à l'ombre d'un imposant tilleul et au vent doux du soir, un homme et une femme parlent à voix basse en se tenant la main sur la nappe blanche. Un peu plus loin, un couple discute en souriant, leur tranquillité achetée avec des jus de fruits et des frites que deux garçonnetts engloutissent gaiement.

— Ce n'est pas trop dur de revenir ? demande brusquement Anne.

— C'est un vrai bonheur...

Il remplit son verre, boit une longue gorgée.

— Je pensais avoir laissé cette époque derrière moi, et entre nous j'étais bien content. Revenir à Saint-Cyr, ça me replonge dans tout ça, même si je me souviens de pas grand-chose.

Il se frictionne les bras machinalement.

— Enfin, d'eux, si, malheureusement. Mais le reste...

Il hausse les épaules.

— C'est comme s'il y avait des trous dans ma mémoire. Je revois à peu près l'école, le village, ta maison. Sophie, toi, ta mère, Pierre, les autres dans la cour de récréation. La boulangère. Lisenne, bien sûr. Trière aussi. Mais j'ai quasiment aucun souvenir de ce que je faisais à l'intérieur de la chaumière, à part quelques flashes. J'ai oublié à quoi on jouait avec Pierre et Sophie, ce qu'on se disait. Cette nuit de la Saint-Jean. Je n'ai plus rien. Plus rien. J'imagine... J'imagine que ça m'a aidé.

— Tu te souviens vraiment de rien pour Sophie ? insiste la gendarme.

Sa voix a tremblé, juste un peu. Suffisamment cependant pour qu'il comprenne tout à coup l'intérêt qu'elle lui porte depuis son retour.

— Je suis désolé, répond-il, attristé. Personne ne les a... retrouvés ?

— Non.

Son estomac se tord. Il a soudain envie de terminer son verre vite, très vite, et d'en reprendre un autre ; de retrouver *le Lézard* et

ses amis, la vie qu'il s'est construite là-bas, loin, même s'il l'a bâtie sur des ruines.

— Comment... Comment tu as fait pour passer à autre chose ? demande-t-il.

— Je suis devenue gendarme. Un peu trop, peut-être. Maman dit que je ne pense qu'à mon boulot. Mathieu aussi. Mais moi, ça me va comme ça. C'est ce qui m'a fait tenir. C'est con, mais je me dis qu'avec ce que je fais, peut-être qu'un jour je pourrai sauver une gamine comme ma sœur.

Elle se force à un sourire peu convaincant.

— Et toi ?

— Je vis, répond-il, refrénant la culpabilité.

Pas Pierre. Ni Sophie.

— Le plus fort possible.

Il jette un regard à la bouteille de vin à moitié vide et ajoute :

— Et je picole un peu trop, parfois.

— Ma mère aussi, avoue Anne.

Il ne s'est donc pas trompé lorsqu'il a cru sentir un relent d'alcool derrière le parfum de l'élégante Élisabeth Pirier.

— Elle boit tous les jours depuis la disparition de Sophie. Elle prétend qu'elle n'arrive pas à s'endormir sans ça.

Anne ferme les paupières.

— Je me souviens de ces nuits, quand j'habitais à la maison, raconte-t-elle d'une voix grave. Je l'entendais pleurer pendant des heures dans sa chambre. J'étais terrifiée. Ça me hante encore, parfois.

— Et ton père ? l'interroge Hugo, une boule au ventre.

— Il est parti quelques semaines après tout ça. Je n'ai jamais compris pourquoi, ni comment ça s'est fait. Maman a toujours refusé de m'en parler.

Le verre d'Anne vide, Hugo fait le geste de le remplir.

— Ça va aller, merci. Je crois que j'ai assez ressassé comme ça.

Elle soupire et, d'un ton plus enjoué, annonce :

— Figure-toi que j'ai vu la fameuse femme en noir hier ! Elle sortait du cimetière.

— La femme en noir ? demande Hugo, aussi soulagé qu'elle de changer de sujet.

— Celle qui intrigue tant la vieille Bernadette !

— Comment est-ce que j’ai pu l’oublier ! s’exclame le jeune homme en se frappant le front d’une manière théâtrale. Et alors ? Tu l’as pincée pour savoir si c’est un horrible spectre ? Ou prise en filature jusqu’à une tombe ouverte dégoulinante de sang ?

— Ça aurait trop fait plaisir à Lisenne qui raconte à qui veut ses histoires de fantôme dans le bois ! Mais non, je n’ai pas eu le temps : j’ai croisé monsieur Doumet juste après. Tu te souviens de lui ?

Le visage d’Hugo s’éclaire. Le cantonnier du village – déjà proche de la retraite à l’époque – l’accueillait souvent, enfant, lorsqu’il s’enfuyait de chez lui. Sans jamais poser de question sur ses fugues, il lui offrait son sourire, un chocolat chaud, proposait quelques parties de dames ou de l’aider à préparer ses feux d’artifice.

— Bien sûr. Il va bien ?

— Plutôt, même s’il ne rajeunit pas, t’imagines bien.

— Il faudrait que j’aie le voir.

Le repas arrive, accompagné d’une seconde bouteille de vin.

— Eh, ça va faire beaucoup ! proteste Anne. Si jamais je suis contrôlée...

— Je conduirai si tu veux.

— Impossible : c’est une voiture de gendarmerie.

— J’ai toujours rêvé de rouler à toute blinde, sirènes hurlantes et les gyrophares allumés, répond Hugo en la resservant.



Il espérait que la fraîcheur de la nuit adoucissait son mal de tête. Il s’est trompé.

Entouré de pénombre, il pose l’étrange lettre découverte devant la porte de la chaumière et referme sa veste en jean, le regard perdu sur l’étroite galerie qui court le long de la maison.

Gamin, il passait des journées ici à faire rouler ses petites voitures sur le carrelage fissuré, à les garer dans les trous des pierres descellées, aux aguets, l’oreille tendue au cas où ses parents l’appelleraient. Il avait appris à reconnaître leur état d’ébriété à la

voix : il savait quand il fallait venir, vite, ou au contraire lorsqu'il valait mieux faire la sourde oreille, même parfois s'enfuir pour une heure ou deux.

Son téléphone vibre sur la table.

Hugo fronce les sourcils – il est presque minuit !

— *Je veux mourir !* a écrit Chloé.

Habitué aux frasques de son amie, il sourit.

— *Qu'est-ce qu'il y a ?*

— *J'ai passé la journée aux urgences. Me suis vautrée au pied de mon immeuble hier soir.*

— *Rien de grave ?* s'inquiète Hugo.

— *Non. Les pompiers sont arrivés rapidement.*

— *Tout va bien alors ?*

— *Hmmm. L'un d'eux était presque aussi beau que Seb.*

— *Le début d'un de tes romans à l'eau de rose ?*

— *Pas vraiment.*

— *Pourquoi ?*

— *Je lui ai vomi dessus.*

Hugo éclate de rire dans la galerie.

— *La honte ! Tu t'es excusée au moins ?*

— *Non. J'ai pleuré.*

Hugo continue de glousser.

— *J'ai pris une grande décision.*

— *Laquelle ?* s'alarme le jeune homme.

— *J'arrête les mojitos.*

— *T'es folle !*

— *Non. Désespérée.*

— *T'as son numéro de téléphone à ton pompier ?*

— *Figure-toi que, la gueule pleine de vomi, j'ai pas pensé à lui demander. Je te laisse j'ai un message de Will. Je l'appelle pour lui raconter. Bye.*

Hugo secoue la tête, amusé. Il ne donne pas deux jours à son amie pour changer d'avis sur les mojitos et tous les supplier de retourner au *Lézard*.

Le Lézard.

Il pense à Sébastien, à ses cernes de la veille, aux marques à l'intérieur de ses bras. Peut-être aurait-il dû en parler à Chloé ?

Il est tard. Son crâne le lance. Il repose son téléphone, prend

un cachet d'aspirine qu'il fait tomber dans son verre d'eau, et se cale au fond de sa chaise. Malgré le froid et l'humidité, il ne veut pas rentrer et s'allonger dans le canapé – pas encore. Il n'ira qu'épuisé, quand les échos des insultes ne remonteront plus à la surface de son esprit, quand ses cris d'enfants auront été étouffés par la fatigue, quand il ne sera plus capable d'autre chose que de s'écrouler dans le salon, la seule pièce de cette foutue maison où il peut s'imaginer dormir un peu.

Un dernier jour ici, comme le lui a promis Anne avant de le laisser au portail. Après, il repartira sur Paris, oubliera tout, tout, même la lettre déposée devant la porte et qui lui dit :

Souviens-toi.

Le vent se lève dans le jardin assombri par la nuit. Un souffle glacé agite les branches des arbres près de la rivière. Il s'engouffre dans la galerie, fait s'envoler quelques feuilles mortes abandonnées sur le carrelage et sort Hugo de ses pensées. Pris d'un frisson, le jeune homme se prépare à rentrer lorsque son regard s'arrête sur le bosquet où, la veille, il a trouvé la petite voiture.

Quelque chose a bougé.

Un renard ? Des oiseaux ?

Le fantôme dont parle Lisenne ?

Guère rassuré – le silence, la nuit et la solitude l'impressionnent, presque autant que dans ses souvenirs d'enfance –, Hugo s'avance vers le bosquet.

Une ombre en surgit et s'enfuit en direction des arbres !

Hugo lâche un cri ; il recule et laisse la chose – de la taille d'un gros animal ou d'un enfant – disparaître dans les sous-bois.

Le cœur du jeune homme cogne bruyamment dans sa poitrine.

Son front est couvert d'une sueur glacée.

C'était quoi, bordel !?

Hugo reste là, immobile, le temps de reprendre son souffle. Il jette un regard alentour. Personne. Il allume la lampe de son téléphone, s'approche des fourrés.

La terre est humide. La chose qui l'observait, tapie dans le noir, a forcément laissé des traces. Mais il n'y en a aucune sur le sol.

Juste quelques lucioles qui volettent.

Encore.

CHAPITRE 6



PRINTEMPS 1999

— **S**ophie ! appelle la voix surexcitée de Pierre, jetant la poupée en l'air.
Des rires et des cris répondent au petit garçon.

Les yeux rivés sur son jouet de chiffons, Sophie reste au centre du cercle qu'elle formait avec ses amis et tend les bras, prête à le rattraper au vol. Derrière, Pierre et Hugo s'enfuient à toutes jambes dans les herbes folles qui s'écartent devant eux ; s'éloignent le plus possible avant que leur amie ait récupéré la poupée à quelques pas d'elle.

— Stop ! hurle la petite lorsqu'elle l'a reprise.

Les garçons s'immobilisent et échangent un sourire : ils se sont suffisamment reculés pour qu'elle les rate !

Une seconde plus tard, la poupée rose et verte s'écrase sur la nuque d'Hugo. Pierre et Sophie éclatent de rire en même temps.

— Noon ! proteste le garçon en ramassant le jouet à ses pieds. C'est pas juste, j'avais couru super loin !

— Cinq points pour moi, quatre pour toi, et deux pour Pierre, résume Sophie en ignorant ses récriminations. J'ai gagné !

Victorieuse, elle rejoint ses amis. Comme eux, elle a les joues rouges et le souffle court. Des brins d'herbe se sont mêlés à ses tresses blondes. Ses genoux sont maculés de terre.

— On refait une partie ? propose Pierre.

Hugo observe le ciel du soir. La lune vient de se lever au-dessus de la forêt. La lumière a diminué, l'air s'est rafraîchi. Dans le champ en jachère, les premiers fils de brouillard apparaissent.

Il est tard.

Quelques lucioles volettent à la lisière des bois.

— Faut que je rentre, maugrée-t-il.

— Moi aussi, soupire Sophie.

Les sourires ont disparu.

— Vous êtes sûrs ? insiste le petit Pierre en s'enfonçant dans son pull – le froid, de nouveau, l'a saisi.

— J'étais juste censé aller acheter du pain, explique Hugo en frottant ses manches longues d'un geste nerveux.

Pierre se tourne vers la fillette en robe à fleurs, un dernier espoir dans les yeux.

— Et toi ?

— Il faut que j'y aille aussi, annonce-t-elle d'un air triste.

Elle jette un regard au-delà du champ, sa poupée serrée contre elle. Elle laisse ses yeux inquiets errer un moment sur les toits d'ardoises et de zinc jusqu'à s'arrêter sur une maison un peu plus grande, un peu plus haute que les autres.

— On se voit demain ? dit Hugo.

Elle acquiesce.

Le visage de Pierre se ferme.

— Je suis désolé, murmure Hugo.

— Pas grave, répond le petit, masquant les larmes dans ses yeux.

— Tu veux que je te raccompagne chez toi ?

Pierre hausse les épaules.

— Non. Je vais passer par le cimetière.

— Mais ça fait un super détour ! proteste Sophie. Et si jamais Lisenne est là-bas pour lancer ses sorts, tu y as pensé ? L'autre fois elle a tué un chien qui lui aboyait dessus d'un simple regard !

— Je me cacherais, insiste Pierre. Mais au moins je suis sûr que Rodolphe me suivra pas : lui aussi a peur d'elle. Et j'ai le temps. Je suis tout seul à la maison ce soir.

— Encore ?

Le petit garçon acquiesce.

— On y va ? demande-t-il, sans réussir à masquer sa tristesse.

Ils tournent le dos au bois de la princesse au visage de nuit et repartent en direction du village.